

en son article six et chargée par le législateur belge de veiller sur tout le territoire de la colonie à la protection des indigènes et à l'amélioration de leurs conditions morales et matérielles d'existence.

Pour être, peut-être, plus réaliste que d'autres, il n'en reste pas moins un des grands témoins-écrivains de notre humanisme colonial.

J.-M. JADOT.

Sixième conférence (*)

(*) Cf. Appendice I: *Nos conférences et la Presse coloniale belge*, p. 239.

Le découvreur du Haut-Fleuve :

HENRY-MORTON STANLEY

Pour tenter d'apprendre comment STANLEY a vu le noir congolais, il apparaît opportun de considérer successivement deux périodes de la vie de l'explorateur. Une première période correspond aux travaux préparatoires à la recherche de Livingstone et à la rencontre d'Ujiji suivies de la descente du fleuve Congo. Cette période va du 10 octobre 1869 — moment où STANLEY est chargé de mission — jusqu'au 9 août 1877, arrivée à Boma. La seconde période correspond à la fondation de l'État du Congo ; soit du mois de janvier 1878 — moment où STANLEY rencontre à Marseille les envoyés de Léopold II — jusqu'au 26 février 1885, marquant la clôture de la conférence de Berlin.

Coïncidence curieuse, chacune de ces périodes couvre environ sept ans. L'une pourrait être appelée la descente du Fleuve ; et l'autre : la montée du Fleuve.

Pour diverses raisons, STANLEY vit différemment le noir congolais, dans chacune de ces deux périodes. Je vais essayer de dire succinctement pourquoi et comment.

* * *

Le 10 octobre 1869, STANLEY est appelé à Paris, par son chef, M. James Gordon Bennett, fils du propriétaire du *New-York Herald*, qui le charge de la mission de retrouver David LIVINGSTONE, alors déjà célèbre comme missionnaire et explorateur anglais en Afrique centrale, et dont on demeure sans nouvelles.

STANLEY vient d'avoir vingt-huit ans. Il est travailleur, tenace, possède une excellente mémoire. Comme toujours, il se prépare sérieusement et part en lisant de nombreux ouvrages consacrés à l'Afrique.

L'issue de l'aventure est de l'histoire. Par Zanzibar et Bagamoyo, STANLEY parvient à rejoindre LIVINGSTONE, à Ujiji, sur les bords du lac Tanganika. Il a ainsi atteint la frontière du futur Congo belge et du proche Urundi, ainsi que leurs ethnies.

La rencontre avec LIVINGSTONE souligne bien le talent d'observation que possède déjà STANLEY, et les nuances de son âme passionnée.

Pour donner toute sa signification à cette entrevue célèbre, il peut ne pas être inutile de rappeler que Livingstone approche alors des soixante ans, dont quelque trente ans d'Afrique noire ; et que, par l'abnégation de ses recherches autant que la grandeur de son âme, il peut être considéré — anachronisme volontaire — comme digne d'un prix Nobel : un Docteur Albert Schweitzer de son temps.

En outre, par ses sacrifices, Livingstone est proche de l'épuisement ; et, avatar inattendu (un vol dont il est victime), menacé de misère immédiate, exactement : de faim.

Ainsi STANLEY, non seulement a retrouvé Livingstone, mais en même temps le sauve.

Dans *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, STANLEY a longuement décrit les circonstances de la rencontre, et le festin qui suivit :

« Livingstone, qui se plaignait d'avoir perdu l'appétit, de ne pouvoir digérer au plus qu'une tasse de thé, de loin en loin [ce qui devenait vrai, par manque de ressources], Livingstone mangeait aussi, mangeait comme moi, en homme affamé, en estomac vigoureux ; et tout en démolissant les gâteaux de viande, il répétait : « Vous m'avez rendu la vie ; vous m'avez rendu la vie ». Nous parlions, nous parlions

toujours ; les mets ne cessaient pas de venir ; toute l'après-midi il en fut ainsi ; et chaque fois l'attaque recommençait ».

Or, voici comment en juge la cuisinière de Livingstone, une indigène spectatrice et narratrice émerveillée, à l'extérieur, de ce festin :

« Halimah, la ménagère du docteur, n'en revenait pas. Sa tête, à chaque instant, sortait de la cuisine pour s'assurer de ce fait, qu'il y avait bien là deux hommes blancs, sous cette véranda, où elle n'en voyait qu'un d'habitude, un qui n'avalait rien. Était-ce donc possible ? Elle qui avait eu peur que son maître n'appréciât jamais ses talents culinaires, faute de le pouvoir ! Et le voilà qui mangeait, mangeait, mangeait encore ! Son ravissement tenait du délire. Nous entendions sa langue courir à toute vapeur et claquer, pour transmettre à la foule le fait incroyable dont elle s'ébahissait ».

STANLEY a retrouvé LIVINGSTONE, le 10 novembre 1871. Réconforté, et à nouveau pourvu de ressources, Livingstone — au lieu de rentrer en Europe, pour se reposer enfin, et comme STANLEY l'en pressentait — reprend ses explorations dans la région des Grands-Lacs ; et y trouve la mort, d'épuisement et de fièvres, au milieu des marais du Lac Bangwelo, le 30 avril 1873, soit deux ans après.

* * *

STANLEY, qui a accompli heureusement sa première expédition, décide alors la seconde consistant à reprendre ou compléter les travaux de LIVINGSTONE ; et expressément : joindre puis descendre le Lualaba, alias « fleuve Livingstone », c'est-à-dire le fleuve Congo. Cette seconde exploration dure près de trois ans : du 11 novembre 1874 au 9 août 1877 ; « 999 jours » comme dit STANLEY.

Les péripéties de cette longue et dramatique expédition dans le centre africain ont été narrées, en détail, dans l'ouvrage : *A travers le continent mystérieux*, de STANLEY, et dans l'*Autobiographie*, publiée par Dorothy STANLEY, son épouse.

L'explorateur s'est, jusqu'alors, surtout trouvé en contacts, en rapport, avec des zanzibarites et des peuplades indigènes de l'Afrique orientale.

Cette fois, il voit et juge les noirs congolais. Il les juge de loin, sans aménité, contraint d'employer fréquemment la force des armes, pour s'assurer, s'ouvrir un passage au milieu de populations que les horribles forfaits des Arabes esclavagistes ont exaspérées contre le blanc.

STANLEY, lorsqu'il s'engage vis-à-vis du *Daily Telegraph* qui l'envoie en Afrique, conjointement avec le *New-York Herald*, fait la remarque qu'il ne peut garantir le succès de l'expédition, car, dit-il : « l'Afrique présente tant de dangers, avec les indigènes, les fauves et le climat ».

Voici des indigènes de cette grande forêt :

« A tous les tournants, ils « téléphonaient » le long du fleuve leurs signaux d'alarme ; les forêts qui couvraient les deux rives s'en rejetaient de loin en loin les échos ; ils frappaient sur leurs grands tambours pour faire appel à une résistance féroce ; de la jungle dans laquelle nous voguions, on décochait sur nous des flèches en roseaux, trempées dans du poison... Quel affreux pays !, dit STANLEY. Les rives, sous leur rideau de hautes forêts vierges, étaient couvertes d'ennemis invisibles et sauvages ; à l'intérieur de chaque buisson, on voyait reluire des yeux brillants de haine ; l'air semblait imprégné de miasmes mortels ! ... Des bois touffus couvraient les rives et les îles. Nous rencontrions souvent des groupements peuplés, mais l'attitude des naturels à notre égard avait généralement un véritable caractère de férocité. Avec l'audace de l'ignorance et leur avidité de cannibales, ils nous assaillaient à chaque étape de troupes toujours fraîches. Seuls quelques petits villages nous laissèrent passer sans nous molester : la plupart détachaient leurs plus braves guerriers qui nous attaquaient avec une aveugle furie ».

Tel était, répétons-le, le résultat des exactions inouïes commises par des esclavagistes arabes. Elles disqualifiaient le blanc.

Poursuivant sa descente du Fleuve, STANLEY est contraint d'engager un violent combat contre les robustes

Bangala. Après avoir décrit, en détail, et avec pittoresque, ce combat d'envergure, STANLEY note :

« Nous nous trouvons dans un monde sanguinaire et je commence à ne plus pouvoir supporter les hordes immondes et féroces qui l'habitent ».

* * *

Combien il changera d'avis, dans la suite, en « remontant » le Fleuve, auprès de mêmes peuplades ; mais, cette fois, en séjournant, se faisant connaître sur place, et de proche en proche ; apprenant à connaître le noir congolais. Il ne dira plus : « Nous en étions arrivés à soupçonner tout ce qui ressemblait à un être humain », mais, en approuvant un passage du *Journal* de LIVINGSTONE :

« Si l'on procède avec douceur et en parlant avec civilité, on peut passer sans danger chez les peuplades les plus sauvages de l'Afrique ».

Lui-même assurera :

« La bienveillance à elle seule renferme des vertus fécondes sur des êtres primitifs, aucune attitude n'exerce un charme plus puissant ».

Ainsi, en descendant le Fleuve, au plus rapidement et en combattant, sans connaître le noir congolais ; puis en remontant le Fleuve, lentement, des années durant, en entrant en contacts prolongés avec de mêmes noirs, STANLEY était parvenu à deux conclusions opposées l'une à l'autre.

* * *

Il se peut, au moins en partie, que le jugement de ses contemporains se soit ressenti de cette contradiction, cependant de bonne foi. Actuellement, soixante-quinze ans après la mémorable traversée de l'Afrique centrale, près de cinquante ans depuis le décès de l'explo-

rateur, analysant objectivement comment STANLEY a vu le noir congolais, on se souviendra — car c'est justice — de son grand talent d'écrivain colonial, de son courage et de sa ténacité insignes ; qu'il sauva Livingstone ; réalisa des découvertes géographiques décisives ; rendit des services éminents à l'État du Congo ; et qu'il conclut lui-même, vis-à-vis du noir congolais, à la primauté de la compréhension humaine et de l'intelligence, sur la violence. C'est bien pourquoi en ce moment, et notamment ici, on se préoccupe d'honorer publiquement sa mémoire (1).

Jean LEYDER.

(1) Le Comité de l'A. E. A. C., s'est vu obligé de raccourcir quelque peu l'intéressante communication de M. JEAN LEYDER, plus développée qu'il n'avait été convenu. On la retrouvera, dans sa teneur intégrale, dans *Le Flambeau*, 36^e année, 1952, n° 2, pp. 188-195.

Un explorateur, écrivain et sculpteur :

HERBERT WARD

D'après le registre d'immatriculation de l'État Indépendant du Congo, WARD serait né le 1^{er} septembre 1864, à Kingston (Irlande). Engagé pour trois ans comme agent, aux appointements annuels de 1.800 francs, le 1^{er} octobre 1884, WARD s'embarqua sur le s/s *Niger*, à Liverpool, le 8 du même mois. Selon la matricule administrative, son contrat fut résilié le 7 août 1886.

D'autre part, la notice rédigée en 1924 par sa femme, M^{me} Sarita WARD, pour la Smithsonian Institution du Musée national des États-Unis, à Washington, porte que ce fut le 11 janvier 1863 « dans l'atmosphère géorgienne d'une paisible rue, proche de Manchester Square, à Londres, que les yeux d'Herbert WARD s'ouvrirent pour la première fois. Ces yeux, « d'un bleu profond, ajoute sa biographe, devaient lui gagner la sympathie et la considération, tout au long de son existence, de qui-conque en rencontrait la douceur lumineuse ».

Que WARD ait vu le jour neuf mois plus tôt ou plus tard, n'a guère d'importance pour notre propos ⁽¹⁾. Dès son débarquement à l'embouchure du Fleuve à la fin d'octobre 1884, WARD se rend aussitôt à Vivi. C'est, à cette époque, la résidence du gouverneur général Sir Francis DE WINTON. Chargé du service des transports, le jeune agent se voit assumer la tâche de recruter les porteurs noirs, nécessaires au convoiement des colis sur la pé-

⁽¹⁾ Voir : *Un artiste dans l'arrière-garde de Stanley : Herbert Ward*, par G.-D. PÉRIER, in : *La Revue belge*, Brux., 15-1-1934, et la notice de Ward par J.-M. JADOT, in : *Biographie Coloniale Belge*, Brux., T. I, pp. 955 et suiv.

nible route des caravanes. Quinze mois après, une autre désignation dirige WARD vers le Haut, au cœur des turbulentes tribus Bangala. Lorsque, succédant à DE WINTON, le gouverneur général JANSSENS décide de remplacer le personnel étranger par des Belges, Herbert WARD redescend dans le Bas-Congo et obtient d'être employé par la « Sanford Exploring Company ».

WARD qui, tout jeune, a déjà parcouru la Nouvelle-Zélande, puis séjourné sous le rude climat de Bornéo, parmi les indigènes dayaks, chasseurs de chevelures, s'est adapté au climat du Congo. Sa curiosité d'artiste aidant, les mœurs et les occupations des natifs trouvent en lui un interprète aussi passionné que compréhensif. Il remplit son carnet de route de notes et de croquis, car WARD écrivain se double d'un infatigable dessinateur.

« J'occupais généralement mes loisirs en Afrique, écrit-il, à prendre des notes, à étudier des dialectes et à dessiner des types indigènes. Ceux-ci, ajoute-t-il, semblent posséder le sens de la forme. Les travaux véritablement artistiques qu'ils exécutent sur leurs armes et sur les souches dans lesquelles ils sculptent leurs statuettes sont preuves tangibles de leur goût pour les arts plastiques ».

Ainsi, bien avant l'emballement européen pour l'art nègre, un pionnier de la première heure témoignait son admiration à cette esthétique, dont on commence seulement à reconnaître la valeur culturelle, au même titre que le roman ou le gothique. Par l'étude de leurs arts, Herbert WARD pénétrait la mentalité et le cœur des hommes noirs, auxquels s'apparentera sa sensibilité.

Au cours de ses marches et contremarches, WARD rassemble cette merveilleuse collection d'armes et d'ouvrages indigènes divers, qui forme le joyau du Musée national de Washington. Il ne manque jamais en échange du couteau ou du bois sculpté qu'il souhaite acquérir, de donner une poignée de cauris (coquillages servant de

monnaie), l'un ou l'autre mouchoir de cotonnade ou encore une boîte de conserves. On sait si le ravitaillement était modeste, car les envois tardaient ou s'arrêtaient en route ! Eh bien, l'artiste n'hésitait pas à partager son frugal repas pour décider le propriétaire à lui céder une pièce curieuse, une figurine folklorique, dans lesquelles l'imagination émue du blanc devinait, appréciait celle du noir.

Sa sympathie pour les indigènes et la considération de ceux-ci à son égard, permettront à WARD de recruter trois à quatre cents porteurs pour l'expédition organisée par STANLEY à l'effet de délivrer Emin PACHA.

C'est pendant cette longue et harassante campagne que WARD conçut le projet d'exprimer l'âme de l'Afrique sauvage, telle qu'il la comprenait et qu'il saurait la rendre, grâce à ce don visuel, l'un des plus précieux de tous ceux accordés aux humains.

« Mon expérience m'a appris, confesse WARD, que plus on vit avec les Africains, plus se développe en soi l'amour qu'on leur porte. Bientôt les préventions se dissipent. La peau d'ébène perd quelques-unes de ses particularités déplaisantes, car on s'aperçoit qu'elle recouvre un cœur vraiment humain ».

Peu de temps avant son départ du Congo, WARD inscrit dans son journal :

« Vendu mon appareil à Jérôme Becker (l'auteur de *La vie en Afrique*) pour 5 livres sterling de tissus afin de pouvoir acheter quelques curios (indigènes) ».

Et quelques lignes plus loin :

« Pendant ces dernières nuits, j'ai lu l'*Odyssée* d'HOMÈRE dans la traduction de POPE — admirable de sentiment ».

Quels esprits cultivés que ces prétendus cerveaux-brûlés !

Rentré en Europe, WARD se marie et publie en 1890, *Five Years with the Congo Cannibals* qui, vingt ans plus

tard, sera traduit sous le titre : *Chez les Cannibales de l'Afrique centrale*. En même temps paraît à Londres *A Voice from the Congo*. En 1891, WARD avait déjà publié *Ma vie dans l'arrière-garde de Stanley (My Life with Stanley's Rear Guard)*.

Au contact des imagiers de la brousse congolaise, WARD sentit sa vocation artistique s'orienter vers la sculpture. Cette vocation se précisa vers les années 1900. Les liens d'amitié qu'il avait noués avec le peuple congolais, WARD allait les exprimer d'une manière concrète et talentueuse dans la glaise. Le succès remporté au Salon des Artistes français par son premier envoi, représentant un noir de l'Aruwimi, attira WARD à Paris. On y trouvait plus facilement des modèles nègres et l'atmosphère de la ville-lumière convenait mieux que celui de Londres, à ce tempérament riche du sens subtil des artistes parisiens, attentifs aux formes expressives de la plastique mélanienne.

Pendant dix ans de labeur acharné, Herbert WARD fit rendre à son art l'essentiel de sa carrière nomade à travers les solitudes congolaises. En 1908, il obtint la médaille d'or du Salon des Artistes français pour son « Chef de tribu » et en 1910 pour « L'artiste congolais ». C'était la plus haute récompense jamais octroyée à un statuaire étranger. Ses têtes d'indigènes furent acquises par le Musée du Luxembourg, « Le Féticheur » par le Musée national de Nantes, « Détresse » par la Galerie d'art de Johannesburg.

« En faisant ces machines-là, déclarait WARD, j'avais le désir de représenter quelque sujet symbolique, non pas un morceau réaliste comme ces mannequins de cire d'un musée anatomique, mais une œuvre d'une plastique impeccable, exprimant le sens de l'Afrique ».

Bref, H. WARD rêvait de synthétiser l'Afrique, de traduire l'*épitome* du monde noir, dans une série d'attitudes et de caractères, plastiquement révélés. Il y

consacra toute une vie de dévotion désintéressée, reconnue par l'octroi de la Légion d'honneur, en 1911. L'année précédente, l'artiste avait fait don au Musée de Washington, de ses sculptures et de ses collections congolaises. Il aurait souhaité s'occuper lui-même de leurs rangement et description. Mais la guerre de 1914 survint. D'autres dévouements réclamaient son activité. WARD se dépensa sans compter au front et dans les ambulances. Un de ses fils, l'aîné de 22 ans, fut tué à Neuve-Chapelle. Le cadet, lieutenant-aviateur, tomba dans les lignes allemandes. Épuisé par tant d'efforts et de tristesses, Herbert WARD, comme l'écrivait son épouse, dans cette émouvante biographie d'un vaillant gentilhomme, traduite en français sous ce titre *Herbert Ward, artiste et homme d'action* : « Herbert WARD quitta les siens éplorés pour la dernière de ses aventureuses expéditions, le 5 août 1919 ». Son œuvre sculptée, telle qu'elle est exposée au Musée du Congo belge à Tervueren, demeure un monument, où perdure la mémoire à la fois d'un grand artiste et d'un colonial éprouvé. Cette œuvre enseigne que la colonisation est un art de foi et d'amour.

Gaston-D. PÉRIER.

Un officier, chef de secteur de l'I. E. G. :

JÜRGEN JÜRGENSEN

Le conteur et romancier colonial danois Jürgen JÜRGENSEN a publié une dizaine de livres inspirés du Congo belge, où il a séjourné pendant sept ans. Officier dans l'armée danoise, il entre au service de l'État Indépendant en 1898, à l'âge de 26 ans, en qualité de sous-lieutenant de la Force Publique. Successivement commandant du poste de police de l'Abir, puis du secteur de Lisaka, il quitta Boma le 2 octobre 1906, pour débarquer à Anvers, fin de terme. Il est alors porteur de l'Étoile de service à deux raies. Physiquement ébranlé par le climat, JÜRGENSEN rentre dans son pays natal pour se rétablir. Au cours de sa convalescence, hanté par ses souvenirs de voyages et de brousse, le broussard ne peut réprimer le désir de les confier au papier. Il devait subir cette sorte de conversion intellectuelle que son célèbre confrère polono-anglais Joseph CONRAD (auquel la critique l'a souvent comparé) confessait, en déclarant : « Avant le Congo, je n'étais qu'un simple animal ».

De fait, à partir de 1907, J. JÜRGENSEN n'est plus qu'un narrateur colonial, dont les descriptions sont accueillies avec faveur dans le public nordique, préparé aux récits de la vie primitive, par son goût pour les textes évoquant les époques glaciaires et préhistoriques. Leur succès n'est pas moindre à l'étranger. Les ouvrages de J. JÜRGENSEN sont admirablement traduits et édités en Allemagne.

Sans doute, dans ses principaux romans, *Christian Svarres Kongofahrt* (Le voyage de Chr. Svarrès au Congo, 1910), *Die grosse Expedition* (La Grande Expédition),

l'auteur souligne-t-il la haute tâche du blanc sous les tropiques. Je ne puis, en passant, m'empêcher de détacher un extrait de la lettre que Jürgen JÜRGENSEN m'adressait en 1937, après la publication de *La Grande Expédition*, où le principal héros ressemblait, à mon sens, à Dhanis.

« Comme l'action du livre, son milieu africain et ses personnages, écrivait JÜRGENSEN, sont symboliques. Les figures belges et scandinaves qui m'ont impressionné jadis, sans qu'elles se soient jamais effacées de ma mémoire, sont celles, en effet, de Dhanis, Chaltin, Lothaire, Henry, Rue, Meyers, Svensson, Adlerstrale, Rahbek, les braves du Manyema, du Nil, de la Lindi, de Kasongo, de Mwana Ndebwa. Le chef de la grande expédition, Bwana Mokubwa, porte le masque de Dhanis, mais sans le représenter. C'est un symbole comme le paysage, comme les événements, formés d'éléments sans nombre, mais vus, vécus, pensés sur le terrain de leurs exploits ».

Durant la période passée au Congo par JÜRGENSEN, période qui suivait de près l'époque héroïque, il s'agissait encore d'imposer l'autorité du colonisateur afin d'introduire les bienfaits de la civilisation. Pour dominer avec justice, il faut nécessairement pénétrer la mentalité indigène, savoir peser les mobiles, parfois mystérieux qui la guident. Un roman comme *Lokongo fils de Chef* (*Lokongo, der Häuptlings Sohn*, 1927) reflète l'image animée d'un milieu nègre, où apparaissent en relief les causes et les motifs qui en justifient le comportement.

Une suite d'aventures dévoilent les expériences cruelles rencontrées autrefois par un fils de chef indigène, jusqu'au moment où il s'engage dans la Force Publique de l'État et devient ainsi le protecteur de son village. Les courtes nouvelles principalement, de Jürgen JÜRGENSEN, témoignent de l'art avec lequel il saisit l'élément essentiel d'une scène locale et en dégage la signification psychologique. Notre conteur enregistre les traits marquants et les cerne d'une manière saisissante. Il réussit spécialement dans la peinture des caractères primitifs, énigmes

pour la plupart des Européens. Chez l'explorateur scandinave, une sympathie robuste, dépourvue de tout paternalisme doucereux s'accuse pour les noirs de la savane. Cette sympathie s'exprime d'un ton poignant dans « la mort du boy » que j'ai reproduit en français dans mon anthologie coloniale *Moukanda*. Dans ces pages, tirées de *Fièvres*, un livre au titre suggestif, JÜRGENSEN dépeint l'inquiétude angoissante d'un chef de poste qui veille, près de son boy agonisant. L'écrivain qui a sobrement rapporté cette nuit de deuil, doit en avoir ressenti lui-même les émotions. A coup sûr, il y a intégré une part de cette bienveillance affectueuse qu'il réserve à la race noire, en général. Il a noté également l'humour de cette race, sa cocasserie rustique, — d'une plume aussi aiguisée.

Nommé il y a une douzaine d'années chevalier de l'Ordre royal du Lion, J. JÜRGENSEN n'a cessé, par sa fidélité enthousiaste au Congo des Belges, de répondre à cette haute distinction. Entré aujourd'hui dans sa quatre-vingtième année, seuls son mauvais état de santé et la maladie de sa femme ont ralenti une féconde activité littéraire consacrée à l'entreprise congolaise de la Belgique. Ce sera un honneur pour l'Association des Écrivains et Artistes coloniaux belges, d'avoir aidé à faire connaître et apprécier l'œuvre remarquable de J. JÜRGENSEN au-delà des frontières scandinaves et germaniques.

Gaston-D. PÉRIER.



11. — Pierre DE VAUCLEROY, Lisière de Forêt.

(Coll. Gouvernement belge.)